

Angéline Neveu, l'Enragée de Nanterre

Jacques Donguy

Numéro 129, printemps 2018

Mai 68 : cinquante ans plus tard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88088ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Donguy, J. (2018). Angéline Neveu, l'Enragée de Nanterre. *Inter*, (129), 12–17.

ANGÉLINE NEVEU, L'ENRAGÉE DE NANTERRE

► EXTRAITS CHOISIS PAR JACQUES DONGUY

NOUS PUBLIONS ICI UN EXTRAIT DU LIVRE QU'ELLE A FINALEMENT TERMINÉ D'ÉCRIRE SUR SA VIE, DONT LE TITRE EST *ENRAGÉE DE NANTERRE OU LE MENSONGE INTIME*, LIVRE QUI FAIT 115 PAGES. ELLE A ESSAYÉ EN 2010, À L'OCCASION D'UN VOYAGE À PARIS OÙ NOUS L'AVONS RENCONTRÉE, DE LE FAIRE PUBLIER CHEZ ALLIA, SANS SUCCÈS, À CAUSE DE GIANFRANCO SANGUINETTI. CE TEXTE A ÉTÉ ÉCRIT AU CANADA, À MONTRÉAL, ET ÉTAIT EN COURS DE RÉDACTION, UNE PETITE PILE DE FEUILLETS A4 AU PIED DE SON ORDINATEUR, QUAND J'AI RÉALISÉ UN ENTRETIEN AVEC ELLE, LORS D'UN SÉJOUR À QUÉBEC, À MONTRÉAL ET À CHICOUTIMI SUR L'INVITATION DE RICHARD MARTEL POUR PRÉSENTER DES FILMS LETTRISTES ET SITUATIONNISTES EN NOVEMBRE 2002. ANGÉLINE NEVEU, NÉE EN 1946, EST MORTE À MONTRÉAL EN 2011. À TITRE DE RÉFÉRENCE, UNE ENTREVUE DE 40 MINUTES DATANT DE MAI 2007, RÉALISÉE PAR JUDITH VIENNEAU ET INTITULÉE ANGÉLINE NEVEU, L'ENRAGÉE DE NANTERRE, SE TROUVE SUR YOUTUBE!

J. D.

Des urbanistes français de génie avaient construit l'Université de Nanterre au cœur des bidonvilles pour donner aux habitants l'espoir d'un progrès possible, d'un bonheur à portée de HLM... À dix minutes de Paris, c'était une clientèle d'étudiants montant majoritairement des quartiers chics.

Le contraste en débarquant à la station du RER, nommée « La Folie », était singulier, symptomatique, et augura de ce qui allait suivre...

Plusieurs Algériens avaient des baraques en bois qui faisaient office de bars. On pouvait se procurer aisément de l'excellent haschisch, vendu découpé en cubes plus ou moins gros. Des petits cubes, des gros cubes, peu importait le calibre, le prix était fixe, à l'unité, et surtout très bon marché. On en fumait sur place avant d'en acheter. Éventuellement, on pouvait se procurer des kalachnikovs. Avec la dégustation de hasch, j'étais morte de trouille en buvant mon thé à la menthe. Néanmoins, j'adorais ces expéditions pour les émotions, les sensations qu'elles me procuraient ainsi que pour les univers que je découvrais. Le décor était campé, la poutrière attendait le feu à la mèche.

En 1967, les visites à Nanterre allaient prendre une tout autre tournure que celles de l'année précédente. On a été sollicités, à Paris, dans le cours de philo, pour donner un coup de main à un groupe révolutionnaire qui était en train de se constituer. On s'est rendus sur place et, de fait, le groupe pro-situationniste, les « Enragés » de Nanterre, venait de naître, informel et éphémère dans le cours de l'Histoire. On arriva en retard comme il se doit à la réunion... Là encore, j'étais très impressionnée. Un type était monté sur la table, habillé d'une veste rouge de mousquetaire portée sur des pantalons noirs. Ses cheveux sombres et bleutés, très longs, tombaient au milieu du dos, sur son paletot de velours rouge. Il portait une paire de lunettes de soleil sur le bout du nez, dont il ne restait qu'un seul verre, et faisait un discours, avec un certain ton de voix, dont l'extrémisme me coupa le souffle. C'était Gérard Bigorgne. Cette vision m'apparut flamboyante et fut déterminante dans mon engagement. C'était la première fois que j'approchais officiellement un jeune révolutionnaire, vivant et en action. J'étais rendue aux confins de l'imaginaire. Il avait l'air d'un pirate et il tenait un discours politique d'Enragé, qui ne laissait aucune place aux demi-mesures...

C'était un des rares copains issus de la ville de Nanterre. Cependant, ses parents vivaient dans les bidonvilles. Un soir, il nous proposa de rendre visite à sa famille. Son père était un ancien militaire ayant fait la guerre d'Indochine, ce qui lui donnait le privilège de pouvoir se procurer de l'opium légalement, ayant contracté cette

sévère dépendance, loin, là-bas, en servant la France. De retour dans son bidonville, il ne lui restait plus que ça à faire : fumer de l'opium. Cette visite, du reste, n'était aucunement innocente. S'éclater avec un truc rare, avec la bénédiction du père et des autorités, était une pure chance ! Dans cet environnement précaire, nous avons posé plein de questions. Il fallait vérifier les dires de Baudelaire qui, interpellant le stupéfiant, déclarait : « Tu possèdes les clés du paradis, ô juste, subtil et puissant opium. » Rendue à La Folie, je n'allais pas rater le voyage au paradis...

Les Enragés reprirent le nom d'un groupe anarchiste qui avait déjà existé sous la Révolution française². En hommage à la détermination de ses actes, le patronyme fut donc réapproprié, en d'autres temps, en d'autres lieux. Dans la bande de Nanterre, un autre Enragé faisait d'emblée ma conquête et m'inspirait confiance. René Riesel. Encore un avec des lunettes noires et un blouson de cuir noir. Il était physiquement beau, mais assez petit. C'était le plus jeune de tous et il avait eu ses deux bacs à 16 ans. Il n'en avait pas 18. Il brillait par son intelligence exceptionnelle, ses connaissances, sa culture politique, son organisation, sa stratégie, son inspiration... À ce moment-là, je ne savais pas encore clairement que Debord tirait les ficelles en arrière des Enragés. Son agent de liaison était Riesel qui fut à cette époque-là, et pour encore quelques mois, son fils spirituel. J'ai eu d'emblée beaucoup de respect pour lui.

Lui aussi m'impressionnait. Il faut dire que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer de tels lascars. Pour ma part, je quittais depuis peu le pensionnat et, pire encore, mon milieu familial ! Les grands périple et leurs aventuriers, je les avais connus dans les livres... C'était hallucinant : en quelques mois, j'entendais parler de révolution, je m'instruisais vitesse grand V avec quelques militants de talent comme le trotskiste Jean-François Lopez. Du jour au lendemain, je rencontrais une poignée de jeunes gens hyperdéterminés. On était onze, j'étais la seule fille, et nous sommes passés à l'action. Ce qui me plaisait, c'était avant tout de ne pas être précisément avec des militants qui m'ennuyaient et que je fuyais depuis la découverte et la connaissance de leur existence. La contestation m'intéressait, mais pas l'embrigadement. Apparemment, une nouvelle pensée surgissait contre les idéologies, à la fois critique sociale et ludique. Enfin, de l'air, de l'espace et de l'inattendu ! Cela faisait secrètement mon affaire.

À Nanterre, des histoires internes, inhérentes à la Faculté, j'ai évidemment retenu la demande des gars de pouvoir aller visiter les filles la nuit, ce qui était une démarche non autorisée. C'est alors qu'un grand nombre de médias se sont emparés de la nouvelle et, un peu plus tard, en firent l'origine, la cause de Mai 68 !

Aujourd'hui encore, les sempiternels volontaires ignorants perpétuent ce mensonge. Ils rejoignent les médias, les mêmes qui disaient n'avoir vu aucun signe avant-coureur...

Du reste, un des amis des parents de Lotrous, ayant dû se rendre en URSS, racontait à son retour que les Russes avaient eu cette information en guise d'historique et que les sous-entendus fusaient de toutes parts concernant l'esprit « cochon » des Français. Quant aux Russes, l'empire ne pouvant tout contrôler, ils avaient des initiatives du genre transformer une usine qui fabriquait des écrous ne servant à rien en une usine qui fabriquait des trombones à coulisse leur procurant beaucoup plus de plaisir. Quant à l'utilité de la multiplicité des trombones, elle restait relative, tout ça évidemment se passant tranquillement, loin de la capitale, du pouvoir centralisé !

La découverte de *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel* a été le point de non-retour. La société spectaculaire marchande me sautait dans la face. En premier lieu, vu mon contexte personnel, j'allais me révolter contre mes études. J'avais créé pour moi « la situation qui rendait impossible tout retour en arrière ». Tous ces textes émanaient de doctes universitaires, à l'exception du grand génie et du fondateur de l'Internationale Situationniste, Guy Debord, qui était autodidacte ! [...]

La journée du grand sabotage du cours d'Henri Lefebvre eut lieu avec d'autres satellites de l'IS, comme Jacques Leglou et d'autres sympathisants situs à tendance malabar. Lefebvre revenait du Japon et, curieusement, l'étalage de la vie quotidienne à Tokyo

au cœur des bars, des restos, de la bouffe, semblait d'une banalité à faire pleurer. Quelqu'un de la bande posa une question sur la Zengakuren, un autre groupe d'Enragés au déterminisme péremptoire de la grande capitale asiatique. La réponse fut évasive, niant quasiment l'existence dudit groupuscule. Alors, une voix grave surgit du fin fond de l'amphithéâtre, s'adressant encore à Lefebvre, et le traitant de menteur ! Bien qu'il y ait eu des interventions agressives au préalable, préparant le terrain, les étudiants en furent éberlués. Cela sentait l'intervention musclée. Il y eut comme un malaise général quand soudain l'inattendu fit surface et que tout sembla pouvoir basculer. C'était la stupéfaction, un moment fort, et la dissolution du cours fut proclamée.

À la sortie de l'amphi, c'était la distribution du fameux tract inspiré de Marcel Duchamp : *Sous les pommiers en fleurs du Japon*. Negroni³, le donnant à Lefebvre, put constater son émoi. Puis nous nous sommes dispersés. [...]

Puis tout d'un coup, ça se gâte ! Bigorgne pogne les nerfs et balance un banc sur la tronche du doyen de la Faculté de Nanterre, le dénommé Grappin ! Une superbe chanson fut aussitôt écrite et restera dans les annales des Enragés. Désormais sur l'air de *La carmagnole*, il y avait *La grappignole*... Les conséquences furent un cyclone dans la vie de Bigorgne. Venant des bidonvilles, infirmité réhabilitaire pour un être en tant qu'entité, il sera interdit quatre ans d'université ! C'est-à-dire, pour un pauvre, à jamais ! De tous les actes commis par les copains au nom de la révolution, de tous les Enragés de Nanterre, il sera de nous tous indiscutablement le plus intègre... [...]

AUX ÉTUDIANTS DE NANTERRE

Le vendredi 26 janvier 1968 un groupe d'étudiants, porteurs de pancartes diffamatoires et criant des accusations gratuites contre le doyen et les autorités de la faculté a prétendu imposer sa présence, par la force, dans le hall de la faculté.

Les étudiants doivent savoir que, si le doyen a fait appel alors aux agents de la force publique, c'est parce qu'il n'avait plus aucun autre moyen de répondre aux violences d'individus qui, par leur attitude, s'étaient exclus eux-mêmes de la communauté universitaire.

Les dégradations graves que ces mêmes manifestants ont causées au mobilier de la faculté ainsi qu'à plusieurs automobiles accentuent le caractère répréhensible de telles actions. Leurs auteurs confondent l'usage normal de la liberté avec la calomnie, l'injure et le vandalisme.

Avec l'approbation du conseil et de l'assemblée de faculté, le doyen fait appel aux étudiants pour éviter le retour de pareils incidents, qui ne peuvent pas être tolérés et ne le seront pas dans l'avenir.

**Le 29 janvier 1968
Le doyen de la faculté des Lettres et Sciences
humaines de Paris-Nanterre,
Pierre Grappin.**

Les mots d'ordre qui allaient tapisser les murs de Paris pendant 68 prenaient leur essence pendant cette même période, en tout cas certains d'entre eux comme les fameux « Tout et tout de suite » et « Tout ou rien »... J'étais déjà une impulsive à mèche courte, surtout avec de l'alcool, cela faisait donc mon affaire et me confirmait dans ma rencontre avec la bande. C'était bien plus : c'était l'inespéré...

Le 21 mars 1968 au soir, les onze Enragés décidèrent de passer à l'action. Après avoir tenté vainement de négocier avec Cohn-Bendit qui représentait une troupe d'une centaine d'étudiants, nous sommes passés devant la bande d'un pas décidé et avons monté l'escalier tandis qu'ils palabraient. L'occupation des locaux administratifs avait commencé.

Environ un quart d'heure, puis les autres débarquèrent. Nous avions sorti cinq, six verres d'un placard, il n'y avait rien d'autre, même pas de l'eau à mettre dedans... Et là, ô stupéfaction, Cohn-Bendit se crut obligé de faire un discours sur le vol, comme quoi des fois c'était politique et d'autres fois ça ne l'était pas ! Encore un anarchiste qui avait oublié que la première mesure de l'anarchie était qu'il était interdit d'interdire... Notre seule réponse fut de quitter dédaigneusement sur-le-champ la salle du conseil d'administration, sans un seul mot. De toute façon, il n'y avait rien à boire... Nous avons laissé la troupe de Cohn-Bendit à la nuit, et aux recrues du lendemain, et du surlendemain, et à tous ceux qui allaient se réclamer de cette mouvance. Le 22 Mars était né.

Nous avons repris, songeurs, le RER, de La Folie jusqu'à la gare Saint-Lazare, en faisant quelques commentaires ironiques sur les événements. Et dans la nuit, nous avons bu en traversant plusieurs quartiers de Paris et en nous arrêtant inévitablement pour manger dans les Halles, situées dans le cœur de la capitale. [...]

Dans les premières manifestations que je fis, le premier mot d'ordre scandé fut : « Chaud, chaud, chaud, le printemps sera chaud. » Cet avertissement était clair, menaçant, plein d'espoir et par-dessus tout extrêmement déterminé. Jamais mot d'ordre ne fut si annonciateur. D'une manif à l'autre, la radicalisation, la résolution des manifestants, étaient exemplaires et fulgurantes. Patrick et moi nous en fîmes la remarque. Quelques jours plus tard, en se promenant sur le boulevard Saint-Michel, il y avait de la police un peu partout. Les flics tapaient violemment sur les gens ordinaires, au hasard. Devant nos yeux, une femme enceinte venait d'y goûter et un peu plus haut sur le boulevard, un jeune gars. Mai 68 venait de commencer !

La confusion et la surprise du monde de la rue firent place à l'effervescence, précisément à « L'imagination au pouvoir ». Très vite, quotidiennement, les corps policiers et l'ultra-gauche s'affrontèrent anarchiquement. Les groupuscules de toutes obédiences se regroupaient le temps d'une manif. Le mouvement des occupations déferlait sur la capitale et un peu partout. Les occupations les plus importantes étaient celles du théâtre de l'Odéon, de la rue d'Ulm, de la Sorbonne, des usines Renault et autres. Ce mouvement attisait le ravissement de Mai 68. La France entière était en grève générale sauvage, la plus grande grève qui ait jamais paralysé l'économie d'un pays en Occident, et ce, durant *un mois*. On est loin du mensonge réducteur des commentateurs en tous genres qui parlent uniquement des garçons qui voulaient aller dans les chambres des filles. Il y avait une révolte étudiante qui couvrait l'ensemble de la critique sociale... Le France allait vivre *un mois* de grève générale, Mai 68 ! Les usines, les manufactures grandes ou petites, étaient également occupées et suscitaient le goût de la parole dans les bâtiments ouverts au dialogue. On se sentait partout chez soi...

Et puis, de cette pseudo-terreur qui faisait les manchettes, naissait le lude dans une ville où l'aventure était possible, où *tout* devenait probable. Les chauffeurs de bus ne parlaient plus de salaire, mais eux aussi du « tout et tout de suite ». C'était incroyable ! *Tout* semblait réalisable. Il y avait une sorte de solidarité dans la population, inconnue jusqu'alors, et qui s'évanouira avec le mouvement insoupçonnable auparavant. Des grand-mères portaient des oranges aux insurgés, ailleurs du pain. Quelques barricades étaient des chefs-d'œuvre. Je me souviens d'une en particulier devant la Faculté de médecine, près du boulevard Saint-Germain dans le sixième arrondissement. La nuit entière fut une véritable œuvre d'art, un *work in progress* de l'éphémère. Certains d'entre nous étaient à l'intérieur de la fac et faisaient parvenir de l'équipement très sophistiqué, genre tubes cathodiques, microscopes et autres matériels scientifiques. À l'extérieur, en travers de la rue, l'amoncellement de ces différents objets sur des chaises et autres supports improvisés était très élégant, raffiné, dans le genre *ready-made* de Marcel Duchamp. Des groupes insoupçonables de quelques personnes, allant de trois à cinq, faisaient leur apparition dans la nuit avec par exemple de l'outillage dans une brouette. Ils semblaient très bien organisés. Il y avait aussi des scènes ubuesques. Un gars, lors d'une manifestation boulevard Saint-Michel, descendit de chez lui avec un énorme lance-pierre. Il ne savait pas s'en servir. Il se tira l'élastique en pleine face et se mit à pleurer de dépit. C'était un autre genre d'échantillon de professionnels de la bagarre... Il n'eut pas le temps de s'apitoyer, les CRS étaient à nos trousses.

Patrick et moi, nous nous sommes réfugiés en courant dans les escaliers d'un immeuble de la rue Monsieur-le-Prince. Une femme au dernier étage, une Vietnamiennne, était prête à nous faire rentrer dans son appartement en cas de grabuge, mais ce ne fut pas nécessaire. Sur le boul'miche, mais aussi à Saint-Germain-des-Prés et ailleurs, les murs prirent la parole. Ils ont commencé à se couvrir de suggestions du genre « Vivez sans entraves » ou bien du mot d'ordre célèbre « Soyez réalistes, demandez l'impossible ». Les murs encore portèrent les textes des chansons d'Alice Beker Ho⁴ et de Jacques Le Glou. Un beau matin de mai, ils s'y sont notamment trouvés accrochés, textes détournés sur un air connu. La jubilation était à son comble. De toute évidence, le « Vivez vos passions » me laissa rêveuse. Et puis, il y eut les barricades de la rue Gay-Lussac où les voitures ont flambé toute une nuit... Patrick et moi, nous avons décidé de nous tenir un peu loin des autres pour apprécier par nous-mêmes la situation. Nous avons passé plusieurs jours consécutifs sans la bande, et puis, finalement, il y eut un point de ralliement à l'imprimerie, proche du collège Sainte-Barbe.

Un type aux cheveux longs, de dos, avec un pull vert turquoise, était assis par terre. C'était la répétition de mon coup de foudre pendant les vacances avec mes parents sur la Côte d'Azur à l'âge de sept ans avec un petit blond en chandail vert ! Ma fascination pour cette couleur devait venir de la malédiction du vert que nous avait enseignée ma pauvre mère ainsi que de l'interdiction de porter des vêtements de cette couleur maudite ! Le type en question lisait le journal *Le Monde*. C'était une nouvelle recrue, une découverte de Mustafa Khayati. Il s'agissait de Christian Sébastiani. Pendant l'occupation de la Sorbonne, au cours d'une réunion d'étudiants, quand tous hurlaient « À bas l'État policier ! », un jeune homme prit la parole et cria : « À bas l'État ! » Khayati s'approcha aussitôt de l'individu et lui demanda de venir rencontrer les membres de l'Internationale Situationniste. Ce qu'il a fait. La démarcation d'avec les autres militants était radicale. Il adhéra aussitôt à l'IS.

Quant à mon coup de foudre pour lui, il était d'ordre épidermique. J'étais affligée par ma relation avec Patrick. Je ne voulais pas ça. C'était sans compter avec l'attirance incontrôlable que j'ai

eue pour lui et le contexte naissant de la libération sexuelle et de ses travaux pratiques... C'était l'époque de la fracture entre la sexualité et la fécondité. Pour la première fois dans l'histoire, la femme revendiquait officiellement le droit au plaisir.

Depuis Nanterre, on perpétuait la dérive, c'est-à-dire, selon la définition consacrée, la « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées ». On passait d'un lieu à un autre, d'une scène de la vie urbaine à une autre, d'un arrondissement à un autre, sans discontinuer et sur une durée de plus en plus longue, jusqu'à épuisement ! Le carburant de ces expériences de vie était avant tout l'alcool et les cigarettes. La « dope » restait ponctuelle. Les rendez-vous et les aires de pause étaient principalement dans les cafés en tous genres, depuis les infâmes bouis-bouis jusqu'aux bars des grands hôtels, en passant par les bars à vins avec leur cortège de tartines de charcuterie et de fromages ou bien encore les bistrotts de quartier avec leur clientèle d'habitues. Les consommations n'étaient pas chères, les établissements ouvraient très tard, et souvent toute la nuit. C'est après 68 que la loi allait changer et fermer les bistrotts ouverts après deux heures du matin. Les célèbres Halles de Paris déménagèrent à Rungis. Trois personnes qui parlaient entre elles formaient un attroupement et risquaient une arrestation ! Ces mesures apparemment insignifiantes changèrent complètement la vie parisienne. Nos dérives festives ont été encore possibles un certain temps et l'on en a profité. La plus longue fut de cinq jours et de cinq nuits, jusqu'au chaos total... Nous prenions quelques répit chez les uns et les autres, histoire de dormir une heure ou deux, prendre une douche, se bourrer de Maxiton, le dieu amphétamine de l'époque, et continuer l'expérience. Je ne sais pas si nous avons renversé le monde, mais rien n'était plus comme avant. La dérive s'arrêta, faute d'amateurs... Il y en avait d'autres plus courtes, mais en fait notre vie devenait dérive au cœur de nos affinités électives, qui pour des motifs soi-disant politiques furent réduites à néant à l'instar du grand penseur.

Un véritable jeu de massacre, les amitiés de nos 20 ans ! Cela venait en particulier des jeunes situs qui, frustrés, tranchaient sur tout, voulaient tout régenter, avoir raison sur tout. Cela se réduisait à un *trip* d'ego monumental. Un des copains de Sébastiani, Michel, après avoir été faire des photos au Moyen-Orient, est revenu et nous a trouvés tous séparés. On était prêts à changer de trottoir si l'on apercevait l'un d'entre nous y déambulant. Il a fait le tour de la bande et n'a pu se résigner à la triste réalité du petit jeu des exclusions à la stalinienne : il se suicida. Petit détail dont il nous fut conseillé de ne pas reparler. La force tragique des illusions générait des réactions violentes.

La réalité aurait pu être plus heureuse et non pas le simulacre d'un passé et des pratiques de terreur qui ne nous appartenaient même pas. D'un seul coup, il y eut comme une dichotomie avec « L'imagination au pouvoir »... Triste quotidien advenu dans un moment de l'histoire unique dans l'Histoire. Aujourd'hui, à l'instar des *kleenex*, on pourrait dire de nos rapports fraternels : « Je prends, je jette. » Assurément, on était encore en avance sur l'époque, les sempiternels avant-gardistes ! Tandis que Riesel, Cohn-Bendit et d'autres étaient d'abord sous les *flashes* des médias et plus tard jugés, la manif du 10 mai avec un million de personnes balayait les séquelles de cette actualité. [...]

« La révolution que nous avons tant aimée », dira plus tard Cohn-Bendit... L'écho des autres capitales nous faisait chaud au cœur. Dans la Sorbonne occupée, je me suis fait surprendre par un photographe alors que, songeuse, je regardais dans la cour le fameux graffiti « Comment peut-on penser librement à l'ombre d'une chapelle ? ». Un splendide piano à queue, un Steinway, fut installé, par quelques personnes et un musicien, en plein air. Par cette journée ensoleillée et historique, le pianiste se mit à jouer, c'était grandiose. Les contrastes fusaient.

LA RAGE AU VENTRE !

Camarades,

En dépit de la collusion avérée des staliniens de l'U.E.C. et des réactionnaires, les magnifiques bagarres de vendredi dernier prouvent que les étudiants, dans la lutte, commencent à accéder à une conscience qu'ils n'avaient pas jusqu'alors : où commence la violence, commence de finir le réformisme.

Le Conseil de l'Université qui s'est réuni ce matin aura beau faire : cette forme désuète de la répression ne peut rien contre la violence dans la rue. L'exclusion pour cinq ans de toutes les Universités de France de notre camarade Gérard Bigorgne — passée sous silence par toute la presse, tous les groupuscules, et associations étudiantes —, celle qui menace aujourd'hui notre camarade René Riesel et 6 autres étudiants de Nanterre sont tout de même pour l'autorité universitaire une manière de les livrer à la police.

Face à la répression, la lutte qui s'annonce devra conserver ses méthodes d'action violente, pour l'heure sa seule force. Mais elle devra surtout susciter une réflexion parmi les étudiants qui la mèneront. Car il n'y a pas que les flics : il y a aussi les mensonges des divers groupuscules trotskistes (J.C.R., F.E.R., V.O.), prochinois (U.J.C.M.L., C.V. base), anarchistes-à-la-Cohn-Bendit. Réglons nos affaires nous-mêmes !

L'exemple donné par les camarades arrêtés vendredi à la Sorbonne, qui se mutinèrent dans le car où ils étaient emmenés, est un exemple à suivre. Tant qu'il n'y aura que trois flics par panier à salade, nous saurons quoi faire. Le précédent du brigadier Brunet, trépané hier, fera jurisprudence : mort aux vaches !

Déjà la violence ferme la gueule des petits chefs des groupuscules ; la seule contestation de l'Université bourgeoise est insignifiante quand c'est toute cette société qui est à détruire.

VIVE LA ZENKAKUREN !

VIVE LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC DES VANDALISTES (Bordeaux) !

VIVENT LES ENRAGÉS !

VIVE L'I.S. !

VIVE LA RÉVOLUTION SOCIALE !

Paris, 6 mai 1968.

LES ENRAGÉS



Le texte est lu et approuvé.

Le 31 mai, à l'autre grande manif, celle de la gare de Lyon, avec environ un million de personnes, nous sommes allés dire adieu à De Gaulle. Les mouchoirs blancs brandis en guise de salut, sur une ritournelle scandant « Adieu De Gaulle, adieu De Gaulle, adieu »... C'était la fin des occupations des usines, des facultés, et les prémices de l'épilogue du mouvement révolutionnaire... Quant à nous, la rupture ne fut pas aussi drastique. Nous sommes partis à quatre en Espagne avec à l'époque 500 francs ! Lotrous au volant, Bigorgne, Negroni et moi. Voyage pour tester notre pratique révolutionnaire en tous genres et nous essayer dans la péninsule de Franco.

Le premier grand arrêt a été à Barcelone... Je suggérai aussitôt le « Barrio Chino ». Nous avons atterri à Calle San Pablo, dans un bistrot quelconque. Après nous être restaurés et avoir bu copieusement du vin rouge au *porrón*, sorte de gourde en terre ou bien en verre, les langues commencèrent à se délier. Les alcools se succédaient et le patron baissa le rideau de fer de son établissement. Il nous a proposé une sorte d'expérience dionysiaque, le cocktail de 68, celui-ci d'un autre genre, mais tout aussi explosif. Il a mélangé tous les alcools de son bar. Il nous a fait ensuite goûter à sa trouvaille. Nous sommes sortis les uns derrière les autres afin de nous affaler sur le trottoir, en face de l'établissement. Nous avons eu juste un éclair de conscience qu'un bref repos serait sans doute nécessaire avant de repartir et de continuer la route jusqu'à Dénia, à environ 600 kilomètres, où enfin il était prévu de rester. Mais finalement, nous avons opté pour le départ immédiat. L'humeur était à la révolution et nous avons traversé Barcelone les fenêtres baissées, les poings tendus et fermés, en criant : « *Viva durutti!* », « *Viva anarquia!* » Dans notre toute-puissance alcoolisée, nous étions en train de semer le trouble à nos trousses. [...]

Depuis les Enragés, j'avais disjoncté. Je m'appropriais et pratiquais la pensée « Rien n'est vrai, tout est permis ». Mettre cette perspective au cœur de la praxis, et ce, tous azimuts et en toute conscience, me

faisait, les substances aidant, traverser la ligne invisible de la raison et atteindre les états de « déréalisation ». [...]

Pendant ce temps-là, Patrick, lui, tentait de se faire réformer en Allemagne au cours de son service militaire. Auparavant, un soir d'été, Sébastiani a téléphoné pour nous inviter à rencontrer un gars de la section italienne. La rencontre a eu lieu dans une pizzeria du Quartier latin, et c'est avec beaucoup de plaisir que la soirée s'est déroulée. Il savait que j'étais une Enragée de Nanterre et me posa beaucoup de questions. J'étais exténuée par le trio infernal que nous formions, plus mon régime de faveur. Après le restaurant, nous sommes allés boire et avons décidé de continuer à la maison. Dans l'escalier de service, Patrick et Christian faisaient des commentaires très désagréables sur Gianfranco et moi qui les précédions. La jalousie battait son plein. Christian prétendait que j'avais embrassé Gianfranco sur la bouche. Après les grandes théories sur la non-possession, la non-jalousie des mois d'argumentations particulièrement essoufflants, on passait à l'accusation mensongère. Je réalisais le résultat peu probant des derniers mois passés ensemble à partager, semblait-il honnêtement, sur le sujet. Excédée, je leur dis que, oui, j'avais embrassé Gianfranco dans les escaliers et que maintenant je leur demandais de quitter les lieux, car j'allais baiser avec lui ! C'est ce qu'ils ont fait, complètement estomaqués. De mon côté, je n'étais pas si à l'aise que cela dans cette nouvelle situation. Je vomissais régulièrement de la bile, ce qui n'aidait pas à la rencontre avec Gianfranco... Le lendemain commençait une nouvelle relation. J'étais encore très nauséuse.

J'ai pu me confier sur l'enfer du trio avec sincérité pour reproduire plus tard le même scénario avec Paolo. Maintenant, il faut dire, et je comprends pourquoi, il y avait peu de femmes au milieu de ces hommes. Quand on était en java, c'est-à-dire tous les soirs, de toute façon, il y avait des problèmes en tous genres. Gianfranco prit l'habitude de venir me chercher, puis m'a invitée à me rendre



il y a des choses qu'on peut
penser, mais à ne pas faire
en société.
nous nous foutons de la soci-
été et de sa prétendue mora-
lité.

elle :

nous empêche de satisfaire nos
besoins.
nous contraint à la masturba-
tion.
nous dit qu'une fille bien ne
doit pas "coucher".
nous excite par les images éro-
tiques des films et de la publi-
cité mais nous interdit la sa-
tisfaction sexuelle en faisant
appel par dessus le marché à la
" culture ".

nous,

désirons la réalisation sexuel-
le sans tenir compte des lois
établies et des préceptes moraux.

voulons nous libérer des senti-
ments de culpabilité et vivre,
conformément à nos besoins et nos
aspirations.

nous ne voulons pas des rapports
avec les prostituées pour les gar-
çons, ni d'abstinence pour les fil-
les.

nous voulons des rapports entre nous.

nous ne voulons plus faire l'amour
à la sauvette, mais le faire confort-
ablement; sans en avoir honte ni
être dérangés.

à Bruxelles en moto avec lui et ensuite à repartir pour l'Italie. J'ai accepté. Quand il est venu me chercher pour aller chez Vaneigem, il y avait une douzaine de roses rouges sur la Honda 350. Cela me réconciliait avec la vie. Nous avons passé deux jours chez Raoul en faisant bien évidemment la tournée des hauts lieux de la bière ainsi que les tavernes de la Grand-Place. [...]

J'ai beaucoup aimé notre visite chez Raoul. Il nous a fait de merveilleux sandwiches pour la route. J'avais pour tout bagage une robe d'été, un pantalon de suède, un t-shirt, un blouson et un brumisateuseur d'eau Évian. Nous avons fait ainsi 4000 kilomètres. Nous avons traversé l'Italie au-delà de Naples. Une centaine de kilomètres ou bien 200 étaient parcourus par jour, ensuite un arrêt généralement dans un grand hôtel où un bouquet de roses nous précédait. Cela nous permit de nous connaître. Gianfranco faisait des projets pour nous deux. Se marier et faire un enfant. J'avais 24 ans. Il était beau, intelligent, cultivé. Raffiné, riche et situationniste ! Au cours de notre voyage, il cherchait à acheter un palais à Rome ou dans les environs. Il voulait m'acheter entre autres une voiture, un piano. Mais là, je me suis vue enfermée dans une tour en train de mourir d'ennui. Nous sommes remontés chez lui et, la boisson aidant, nous avons eu plusieurs accidents de moto, sept je crois... Nous sommes partis en vacances à Sperlonga où, pour

je ne sais quelle raison, Paolo est venu nous retrouver⁵. J'allais à la poste chercher la correspondance de Debord. Paolo, de son côté, était déterminé à m'approcher. Quand il est arrivé, il m'a offert des étoffes de soie d'une grande beauté. Il venait avec moi à la plage, ce qu'évitait de faire Gianfranco. Il passait beaucoup de son temps auprès de moi. Gianfranco, furieux, décida de nous laisser quelques jours seuls en l'honneur des années 68. Encore un coup de tête qui allait précipiter la catastrophe ! Quand il revint, nous eûmes un très grave accident de moto. Nous avons été transférés dans sept hôpitaux, pour finir à Turin où l'un de ses oncles était directeur de l'hôpital situé juste en face de la FIAT. En fait, nous étions très chanceux. De retour chez lui, je décidai de revenir en France pour aller voir mon gynécologue. [...]

Je l'aimais beaucoup, mais je ne l'aimais pas. Je ne m'aimais pas. En aucun cas, par égard pour lui, je ne désirais perpétuer ce simulacre. Je prenais la décision de me consacrer corps et âme à la destruction de ma dignité humaine : je voulais mourir, m'anéantir, afin de ne plus souffrir de ce grand vide qui m'habitait. Paradoxalement, j'étais tellement gelée que mes sentiments et émotions semblaient avoir disparu de ma personnalité, de mon corps. [...]

Ouverture d'esprit. Y compris par les dopes. Ouvrir, ouvrir, ouvrir. Ouvrir les horizons et les espaces de notre mental, de nos sensations, de notre esprit. Voilà ce qui importait. Nous étions intéressés de découvrir et de pratiquer les *utopies*. Nous étions loin du choix du modèle bolchévique dénoncé depuis les années cinquante par nos parents. ◀

Notes

- 1 www.youtube.com/watch?v=PCwZXW9ijz5
- 2 Le terme *enragés* remonte à la Révolution française, pendant la Terreur, Terreur qui a servi de modèle, comme on le sait, à ce qu'a été le totalitarisme, le léninisme et le stalinisme. Ce groupe, à gauche des Montagnards, était composé de Varlet, de Leclerc, de deux femmes, Pauline Léon et Claire Lacombe dites les Républicaines révolutionnaires, et était conduit par le prêtre constitutionnel Jacques Roux qui affirmait : « L'égalité n'est qu'un vain fantôme quand une classe d'hommes peut affamer l'autre impunément. » Ils prônaient dans leurs discours l'exercice direct de la souveraineté par le peuple, avec pour corollaire une méfiance envers les représentants du peuple qu'on devait contrôler. Ils préconisaient la réquisition des grains et des taxes sur les riches. On les appelait « utopistes », et ils sont tous morts de mort violente.
- 3 Patrick Negroni, faisant partie des Enragés, compagnon d'Angéline Neveu.
- 4 La compagne de Guy Debord.
- 5 Paolo Salvadori. Sur ce qui s'est réellement passé quant à l'expulsion de Sanguinetti de la section italienne de l'IS par Salvadori, voir le texte de Miguel Amorós « Brève histoire de la section italienne de l'Internationale Situationniste » (prologue à l'édition espagnole des textes complets de la section italienne de l'IS, dans *Internazionale Situazionista*, Pepitas de Calabaza, 2010). Amorós précise : « Tout cela pour dissimuler le véritable motif, à savoir, le comportement indélicat de Sanguinetti vis-à-vis d'Angéline Neveu, une ancienne Enragée ex-compagne de Patrick Negroni, dont Salvadori s'était entiché... Debord suivait l'affaire par téléphone : à Ségovie, il trança contre Salvadori... Angéline, lors de cet après-midi du 27 juillet à Sperlonga, avait adressé pendant deux heures d'amers reproches à Gianfranco, qui finit par s'en aller. Paolo était resté silencieux presque tout le temps. Lorsqu'ils furent seuls, Angéline lui fit savoir qu'elle voulait voir Sanguinetti hors de l'IS. Paolo décida alors de l'exclure. » Dans un entretien avec nous le 30 novembre 2002 à Montréal, voici comment Angéline Neveu présente les choses. Il y avait un conflit interne de la section italienne de l'IS entre Sanguinetti et Salvadori, et elle aurait rédigé un texte « politique et philosophique », un texte « conséquent, deux tiers de page, quelque chose comme ça. Et c'était vraiment suite à une inspiration générée par un conflit ». À la suite de cela, il y a eu le procès à Paris d'Angéline Neveu à la Taverne du Régent, place Clichy, comme le rapporte Christophe Bourseiller dans son livre *Vie et mort de Guy Debord* (Univers Poche, 2016) : « Christian Sébastiani et Pierre Lotrou y instruisent le procès d'Angéline Neveu. La jeune fille aurait semé le trouble lors d'une conférence situationniste. » Et quelqu'un d'ajouter : « C'est une manipulatrice. Elle a voulu faire exploser l'IS. Elle est interdite de fréquentation. » Ce à quoi Angéline réagit violemment dans l'entretien de 2002, en parlant de « procès stalinien » : « On m'accuse de tous les maux de la terre. Je suis sortie de là, j'étais ulcérée, je ne comprenais vraiment pas de quoi on m'accusait. Ils se sont pris pour d'autres, là ! »